



FLORE BARGAIN

La lumière du dinosaure

ROMAN

#imnodino

À Joachim, ma lumière

« Il n'est rien au monde d'aussi puissant qu'une idée dont l'heure est venue. »
Victor HUGO

« Quoi que vous puissiez faire, quoi que vous rêviez de faire, entreprenez-le. L'audace donne du génie, de la puissance, de la magie... Commencez maintenant. »
Johann Wolfgang von GOETHE

« Nous, les enfants, nous faisons cela pour réveiller les adultes.

Nous, les enfants, nous faisons cela pour que vous mettiez vos différences de côté et agissiez comme vous devriez le faire en période de crise.

Nous, les enfants, nous faisons cela parce que nous voulons à nouveau pouvoir rêver et espérer. »

Greta THUNBERG

PROLOGUE

Un soir comme les autres : mon petit gars en pyjama deux pièces coton bleu azur estampillé de tractopelles jaune tournesol et moi, short rose délavé et T-shirt informe. Bref, tous les deux parés pour notre histoire du soir. Niel opte pour un livre sur les dinosaures. Nous nous précipitons comme un seul homme sous la couette, il se blottit dans le creux de mon épaule et nous voilà fin prêts pour un saut dans le temps. Les pages s'enchaînent et, comme dans un bon film que l'on a revu cent fois, nous atteignons le dénouement, haletants, pressés de découvrir une fin que nous connaissons pourtant. Ici, la disparition des colosses. La cause est connue, mais deux ou trois pistes sont avancées dans le livre. Nous les parcourons, les décortiquons, les analysons comme les spécialistes en pyjama que nous sommes et mon fils de conclure :

« Maman, les dinosaures, ils savaient qu'ils allaient disparaître ? »

Le temps se suspend. Niel me dévisage, sa petite bouche ouverte et les yeux écarquillés dans l'expectative de ma réponse. Une boule se forme dans ma gorge, aucun son ne parvient à sortir.

« Maman, insiste-t-il, tu crois que leur tout petit cerveau les a rendus si bêtes qu'ils n'ont pas pu prévoir ce qui allait se passer ?

— Je ne sais pas... dis-je finalement.

— Moi, je crois que c'est sûr ! Parce que, sinon, ils auraient fait quelque chose pour empêcher que ça arrive. »

Jeudi 5 juillet 2018

21 h 30. Niel est endormi. Je parcours l'appartement du regard et ramasse les jouets qui, tenaces, se plaisent chaque jour à revenir envahir notre espace. Je nettoie le plan de travail dans la cuisine, lave deux bols qui traînent dans l'évier, range les livres qui s'amassent sur la table en formica orange chinée à côté de chez Sandra, ma grande copine qui vit depuis toujours près des Puces de Clignancourt.

J'irais bien me coucher, car la journée a été éprouvante à l'école de mode dans laquelle je travaille comme hôtesse d'accueil quatre matinées par semaine, mais j'ai encore une voix à enregistrer. *Deadline* demain matin. Une pub radio très courte. Grosse promotion pour des séjours aux Baléares, à bon entendeur !

Une fois le salon déblayé, je déploie mon micro-studio d'enregistrement. Oui, j'ai bien dit *déploie* car, au prix du mètre carré parisien, je ne suis pas près d'avoir une pièce entière dédiée à mes prises de son, surtout compte tenu de leur fréquence en ce moment. Alors, vive le constructeur venu du froid ! Lui qui me permet d'optimiser le moindre millimètre de mon domaine et de transformer sans trop d'efforts notre pièce commune en un studio professionnel de poche. Devant la lumière filtrée de mon écran, je me pose. Enfin. Serait-ce la première fois depuis que mon réveil a sonné ce matin ? Je pose ma tête dans mes mains, masse mes yeux très lentement,

mes tempes, mon front. Je suis crevée. Maman, les dinosaures, ils savaient qu'ils allaient disparaître ? La question de Niel met fin à mon mini-moment de détente. Parce que, sinon, ils auraient fait quelque chose pour empêcher que ça se produise ! Je me secoue, ouvre les logiciels toujours au garde-à-vous, allume mon micro. Je suis prête.

Maman, les dinosaures... Stop ! C'est bon, je l'ai entendue, sa question, mais, là, il faut vraiment que je travaille. « J'y penserai après, sans faute ! » Je me fais cette promesse en essayant d'être crédible et surtout de faire taire une petite voix dans ma tête qui crie au mensonge et à la procrastination.

Je lance mon programme, détends ma mâchoire en enchaînant les grimaces que Niel adore imiter et lance l'enregistrement.

Deux heures plus tard, j'éteins l'ordinateur, les lumières et cours me coucher, de mauvais poil. Je ne me lave même pas les dents. Thomas, mon homme et le père de Niel, n'est pas là ce soir. Il est avec ses potes dans son appartement, deux étages plus bas, pour sa soirée hebdomadaire de jeux vidéo entre adultes attardés. Bref, personne ne m'embrassera, alors au diable l'haleine fraîche !

Deux heures que je suis allongée. Cent dix-neuf minutes que mes yeux ne décrochent pas des secondes qui clignent entre les chiffres rouges du radio-réveil. Impossible de m'endormir. Maman, les dinosaures... Cette fichue question ne cesse de me tarauder, comme un tube des années 80 que tu entends le matin et qui te hante tout le reste de la journée. Mais là, entre Gold, Images ou la question de mon fils, j'aurais même préféré écouter les deux premiers en boucle pendant dix heures. Mais, bon sang ! pourquoi ne puis-je donc pas m'endormir ? Juste fermer les yeux et sombrer, ce n'est pas si difficile.

À chaque fois que je me sens partir, je perçois comme une ombre, qui rôde à mes côtés, une présence massive qui me fait ouvrir les yeux. Et là, j'entends la petite voix de Niel qui m'interroge :

« Maman, les dinosaures... » Je revois son regard. Sincère, concerné, inquiet et si fragile. Comment pourrais-je ignorer son appel plus longtemps ? O.K., j'exagère, ce n'était pas un appel à proprement parler, mais quand même...

Je vis à Paris, je suis sur les réseaux sociaux tous les jours, donc oui, bien sûr, j'ai entendu dire que le monde ne va pas forcément que dans le bon sens. Et il est vrai qu'à chaque fois que Sandra a tenté de me brancher sur le sujet – et je dois reconnaître qu'elle a sacrément insisté –, je me suis carapatée avec une lâcheté de niveau olympique. Ce genre de sujet, c'est comme le dentiste : tu le fuis jusqu'au jour où la douleur est insupportable. Pourquoi ai-je envie de pleurer maintenant ?

Je me retourne. Déformation professionnelle, un dialogue s'écrit tout seul dans ma tête :

« Mais, Maman, les êtres humains, eux, ils ont un gros cerveau. Ils savent qu'ils peuvent disparaître... »

– Oui.

– Alors, pourquoi ils ne font rien pour empêcher que ça arrive ? »

Et là, mes neurones partent en free style.

« Moi, si je sais que je vais me faire mal en faisant quelque chose, eh bien, je ne le fais pas. Quand on sait qu'on fait une bêtise, on arrête. "Chat échaudé craint l'eau froide", c'est toi qui me l'as dit. Alors pourquoi les humains n'arrêtent-ils pas de faire ce qui est mal ? Et puis, pourquoi on fait du mal à la Terre si on sait, en plus, que ça nous fait du mal à nous ? C'est comme pour Papi Patrick, hein ? Il a continué à fumer alors qu'il savait que ça le rendait très malade, c'est ça ? Les êtres humains sont tous des Papi Patrick, Maman ? »

Bouleversée par mon cerveau en ébullition, je regarde mon fils qui dort à mes côtés. Il est paisible. Je me rapproche de lui, enroule mon bras autour de son petit corps et pose la tête contre son dos.

J'entends son cœur, dont les battements réguliers résonnent contre mon tympan. Je me fais surprendre par une larme qui s'échappe de mes yeux. Elle a la décence de ne mouiller que moi. Je sens le sommeil s'approcher sur la pointe des pieds, enfin. Mais, encore une fois, il n'est pas seul. Un profond malaise rampe à ses côtés, sombre, glaçant. Qui est-il ? D'où sort-il ? Maman, les dinosaures... Oui, il vient de là. Cette question est la cause de tout. Bon, je laisse tomber, je n'arriverai pas à dormir.

Je me lève, sors de la chambre en fermant doucement la porte derrière moi et retourne dans le salon. J'allume la sphère orangée posée sur mon bureau. Un halo cosy réchauffe la pièce qui, elle, dormait à poings fermés. Je m'allonge sur le canapé en me recroquevillant sous mon plaid de tartan rouge. Maman, les dinosaures... Je suis une proie facile ce soir. Pas de métro à attraper, de casting à travailler ou de repas à préparer. Je n'ai rien d'autre à faire qu'être là, seule, en pyjama dans la nuit étouffante. Tout le monde dort, sauf moi. Et elle. Elle, cette petite voix nasillarde, qui a la fâcheuse tendance à s'inviter trop souvent dans ma vie depuis quelque temps. Elle transperce le mur pourtant épais de mes filtres et me balance des informations que je m'évertue à ignorer. Elle change d'accoutrement à chaque fois. Croit-elle vraiment me duper ? Malgré le travail acharné que je fournis pour passer outre, elle revient à la charge. Inlassable. Et ce soir, elle me fait face avec aplomb et me nargue en empruntant la voix de mon fils. C'était déjà arrivé avant, à plusieurs reprises. Je ne sais plus trop quand tout cela a commencé en fait.

Ce soir, elle s'est servie des dinosaures mais, avant eux, il y avait eu les orangs-outans. Un jour, Matthias, un copain de Niel, lui avait dit que les pays producteurs de la pâte à tartiner préférée des enfants la vendaient, non dans des pots en verre comme chez nous, mais dans les crânes des singes qu'il avait fallu assassiner

pour rendre sa production possible. À la Indiana Jones. Niel a fait des cauchemars pendant des semaines. Et moi aussi. Pourquoi moi ? Parce que j'ai recherché des informations sur le Net pour lui prouver que ce n'était pas vrai, que son copain avait menti, qu'il pouvait dormir tranquille, mais ce que j'ai appris sur le sujet fut loin de me tranquilliser, bien au contraire. J'ai un peu arrangé la vérité pour mon fils et il a oublié. Par contre pour moi, c'était trop tard. Les orangs-outans continuent de hanter mes nuits.

Quelques semaines avant ça, nous étions à la caisse du Macdo lorsque Niel a demandé à l'employée pourquoi elle servait de la nourriture « qui fait du mal à la Terre ». Je me suis liquéfiée.

« Mais qui t'a dit ça ? a-t-elle demandé, le sourire un peu crispé.

— C'est mon copain Matthias, a répondu Niel avec aplomb. Sa maman fait partie du clan des *Vegans*. Elle protège les animaux et la Terre des méchants. C'est une *super-héros*.

— Langage d'enfant ! » ai-je ajouté en souriant bêtement avant de prendre mon plateau, pressée de disparaître.

En tout cas, depuis, je ne mets plus les pieds chez le zozo à salopette. Pas par conviction, mais par peur de devoir encore affronter les questions de mon fils.

Et puis, à d'autres reprises, cette petite voix se sert des réseaux sociaux pour m'atteindre. On sait comment ça se passe : on te suggère des articles, des infos qui intéressent nos amis et qui, peut-être, pourraient aiguïser notre curiosité. Et parfois, ces articles, ces couleurs, qui n'appartiennent pas à notre palette de prédilection, viennent dégouliner sur notre mur. Moi, dès que je repère des teintes non invitées, je m'empresse de les recouvrir. Mon mur, je m'efforce de le conserver gai et convivial. J'en prends soin. Dans le monde virtuel, mais également dans la vraie vie. Hors de question de me faire polluer par des mauvaises nouvelles, alors je les garde à distance. Je suis positive et tiens à le rester. Je fais un boulot que j'adore, j'ai un chéri formidable et par-dessus tout,

depuis presque cinq ans, je suis la maman d'un amour de petit garçon. On est heureux et je veux que ça dure, coûte que coûte.

J'ai bien parlé de ces intrusions intempestives à Sandra, comme ça, l'air de rien. Je lui ai glissé qu'il arrive que je voie passer des nouvelles qui me font si peur qu'elles ne peuvent qu'être fausses ou exagérées. Sa réponse ? « Tu vis dans une bulle, Angie. Mais fais gaffe ! Le problème des bulles, c'est qu'un jour elles éclatent. » Je hausse alors les épaules et change de sujet – chacun sa vision des choses. Ma copine, je l'adore, mais elle a un peu basculé du côté obscur. Il n'y a qu'à voir comment elle s'habille. À moi, les couleurs pétantes ; à elle, la tenue d'enterrement perpétuelle. Du noir sur du noir. « Pour ne pas dépareiller ! » c'est elle qui le dit. Et son humeur, ses passions, sont dans les mêmes tons. Si je ne la connaissais pas si bien depuis le lycée, je ne lui adresserais pas la parole. Elle est trop sombre. Enfin bref, pour mes peurs, elle m'a également conseillé la méditation. « Ça te permettrait de te connecter à d'autres parties de toi, d'accueillir les voix que tu t'évertues à faire taire parce que t'as la trouille. » Encore une fois, c'est son point de vue. Et puis, même si elle avait raison, j'ai à peine le temps de me laver les dents, alors m'asseoir sur un tapis une demi-heure au quotidien fait figure de doux rêve. Tiens, mais là, ce soir, j'ai le temps. Je devrais peut-être méditer, finalement. Sur quoi ? Les dinosaures et la taille de leur cerveau ? Si tout ce qu'on dit sur la taille est vrai, nous, avec notre gros cerveau de presque un kilo cinq, si on sait que le monde va dans le mur, on devrait faire quelque chose pour arrêter ça, n'est-ce pas ? C'est de la méditation, ce genre de réflexion ? Pas sûr.

J'attrape mon ordinateur, le pose sur mes genoux et, d'un doigt agacé, appuie sur le bouton ON. Le monde se remet en marche au

beau milieu de la nuit. Inlassables, les méandres du Net roulent leurs flots.

1 h 50. Qu'est-ce que je cherche ? Qu'est-ce que j'espère trouver ? Je tape « dinosaures », faute de mieux. Wikipédia. Puis YouTube. Ces lézards géants ont peuplé la Terre pendant si longtemps... Aujourd'hui, nous les regardons de haut, convaincus que nous avons mieux réussi qu'eux, mais quand je compare leur longévité et la nôtre, ça calme direct. Nous venons à peine de naître, quelle claque ! Nous sommes si petits, si jeunes, si rien à l'échelle de l'univers. J'enchaîne des vidéos dont la conclusion est sans appel : une voix annonce que, un beau jour, eux qui étaient si forts et si grands ont disparu de la surface du globe. D'un claquement de doigts ou presque – plus rien. Fin de l'histoire.

3 h 19. Sur Facebook, je survole les posts et tombe sur un article partagé par Sandra. Je réalise que je n'ai jamais consulté son profil avant ce soir. Pour la première fois, donc, je clique sur sa vignette et atterris sur son mur. Sans surprise, il est sombre. Le souffle court, je parcours les titres de ses partages. Certains me disent quelque chose, vaguement ; d'autres, rien du tout. Je n'ose pas cliquer dessus pour les lire. Je me contente de les faire défiler. Elle publie beaucoup, souvent. Toujours sur les mêmes sujets : les catastrophes naturelles, l'urgence climatique, la fonte de la banquise.

4 h 30. J'atteins le fond de la mémoire *facebookienne*, tombant moi-même au fond du trou. La souris fébrile, avide de toujours plus d'informations, s'en va alors fouiner du côté des « amis » de Sandra, qui fréquente les engagés de la terre entière. Je clique sur un premier, un second... Je surfe, de nuit, sur des océans jusque-là hors de mon périmètre de jeu. Je repousse les limites de mon monde. Aurais-je ouvert un portail spatio-temporel ? Je découvre des sites, des interviews d'individus, connus ou non, scientifiques ou stars de cinéma, dont les discours vont tous dans le même sens : apparemment, il y a urgence.

Les yeux me piquent. Un rayon de soleil me ramène à la réalité. La pendule, à droite de mon écran, indique six heures. Je n'ai pas dormi. Je me redresse, m'étire le dos, les bras, la nuque, et me lève, groggy. Je vais me faire couler un café. Niel devrait bientôt se réveiller, c'est un lève-tôt. Pour l'instant, je suis toute seule, essorée par la violence de mon escapade virtuelle nocturne. J'ai la tête qui tourne, l'estomac qui brûle et une violente envie de vomir. Maman, les dinosaures... ? La petite voix vient d'achever mon cerveau déjà à terre. Elle veut m'avoir à l'usure.

Assise en tailleur sur le canapé, mon mug fumant entre les mains, je regarde le jour naître sur Paris. Mais que s'est-il passé cette nuit ? Sur quels territoires effrayants me suis-je aventurée ? Comme toutes les mères, je répète à qui veut l'entendre que je veux le meilleur pour mon fils, mais, si tout ce que je viens de lire est vrai, je l'entraînerais en fait, par ignorance – et par lâcheté, je me l'avoue – vers un avenir sombre et dangereux. Je ne peux décemment pas continuer à le bercer d'histoires de fées, de lutins et de gentils animaux, tandis que le monde serait en train de s'effondrer autour de nous. Serais-je une transposition de la maman irlandaise qui, bien au chaud dans une cabine du *Titanic*, lisait un conte à ses deux charmants bambins, alors que le navire le plus solide du monde était en train de sombrer dans les eaux glacées de l'Atlantique ? La comparaison me fait frémir.

La petite voix a gagné. Je dois savoir où nous en sommes réellement. Mais comment faire ? On trouve de tout sur Internet, on le sait bien. Comment vérifier les informations, les sites, les sources ? La réponse vient à moi, évidente.

Je dégaine mon portable et, du bout de l'index, appuie sur la bouille de Sandra. À la troisième sonnerie, une voix d'outre-tombe fait frémir mon tympan gauche.

« Angie ? Qu'est-ce qui se passe ? T'es nominée aux Oscars ?

– J'aurais préféré...

– Alors, quoi ?

– Il faut que tu m'aides. Je peux passer te voir ? Aujourd'hui ? Genre à neuf heures ? »

À l'aube, en ce 6 juillet 2018, je me promets de tout faire pour que Niel ne pense jamais que sa mère a le cerveau aussi rabougri que celui d'un dinosaure.

Vendredi 6 juillet

Je repose le combiné, à cran. J'ai appelé presque dix fois, mais Thomas est toujours aux abonnés absents. Il a dû jouer toute la nuit avec ses deux meilleurs potes et doit encore *comater*. Encore plus irritée qu'à l'accoutumée par leur passion qui me dépasse, je prends Niel d'une main, ses affaires de l'autre, et nous descendons les marches quatre à quatre. Niel est habitué à ces drôles de va-et-vient entre nos deux appartements qui, pour lui, ne font d'ailleurs qu'un seul. Il se demande juste pourquoi Élise, la vieille dame du troisième étage, a choisi d'habiter entre nous. Mais bon, il l'aime beaucoup, Mamie Guimauve, comme il l'appelle ; il la considère même comme sa troisième grand-mère, alors la situation lui convient plutôt bien. Je conçois que cet arrangement puisse surprendre mais, lorsque Tom et moi nous sommes rencontrés, nous avons déjà nos appartements respectifs et nous y plaisions. Nous les avons donc gardés – c'est tout. Puis Niel est né et notre rythme de vie s'est ajusté à nos appartements, pas l'inverse.

Je sonne une fois, deux fois. Par principe, je sonne toujours avant d'entrer.

« Il dort encore ! » affirme Niel, frisant du regard.

Je n'ai pas besoin de répondre, notre petit jeu est bien rodé.

CETTE ÉDITION PDF DE
La Lumière du dinosaure
a été composée et mise en pages
avec Lua \TeX .

LES POLICES
utilisées sont Linux Libertine O et
Linux Biolinum O, de Philipp H. Poll,
ainsi qu'Inconsolata, de Raph Levien.

Dépôt légal : février 2022.